

Présentation de

***L'Histoire de la langue française 1945-2000,* sous la direction de MM. Gérard Antoine et Bernard Cerquiglini, Paris (Éditions du CNRS), 2001**

Discours prononcé par M. Gérard Antoine, membre de l'Académie,
au Palais de l'Institut, le 7 février 2001

C'est au nom des 46 chercheurs qui ont bien voulu nous apporter — à Bernard Cerquiglini et à moi — leur généreux concours que j'ai l'honneur de parler ici ce soir.

Avant toute chose, il me faut — hélas ! — saluer la mémoire de deux d'entre eux qui nous ont quittés, à peine leur tâche accomplie : Jean-Charles Sournia, auteur du chapitre sur la langue de la médecine, et Pierre Larthomas, auteur du chapitre sur les approches stylistiques des textes littéraires. L'un comme l'autre avaient déjà collaboré aux deux tomes précédents de *L'Histoire de la langue française* : 1880-1914 et 1914-1945.

Le volume que voici se présente, en effet, comme une suite et, au moins pour un long espace de temps, comme une fin.

Il y a juste un siècle, Ferdinand Brunot prenait possession de la chaire d'Histoire de la langue française créée pour lui en Sorbonne. Dans le même temps, il s'attelait à l'œuvre monumentale dont le premier tome — *De l'époque latine à la Renaissance* — allait paraître en 1905.

Le temps manque pour retracer toute l'histoire de cette *Histoire*. Je me limite à celle des trois derniers volumes, publiés sous l'égide du CNRS.

Nous sommes dans les années 1980. L'équipe de rédaction, dirigée à l'époque par Robert Martin et votre serviteur, connaît un revers imprévu : tandis que le manuscrit est prêt pour l'impression, soudain les héritiers d'Armand Colin, éditeur des 13 tomes précédents, soit 23 volumes, lâchent prise. Ils pensent que le structuralisme a tué l'histoire et craignent de ce fait un gouffre financier.

C'est alors qu'un miracle eut lieu. Il porte deux signatures : Éditions du CNRS ; Hubert Curien. Pourquoi taire ici une heureuse rencontre : vosgien, comme Ferdinand Brunot et comme son lointain successeur, Hubert Curien, devenu Ministre de la Recherche, comprend l'intérêt national du projet et ouvre les crédits nécessaires à sa réalisation. Le volume de *L'Histoire de la langue française, 1880-1914*, put ainsi paraître en 1985. Dix ans plus tard, vint le tour du suivant : *1914-1945*. Et voici qu'enfin, juste cent ans après que Brunot se fut mis à la tâche, est publié le tome embrassant la seconde moitié du XXe siècle :

cent ans de labeur, quinze mille pages imprimées, au service de plus de mille ans d'histoire. Nous avons de quoi nous réjouir.

*
* *

Il me reste maintenant à vous présenter — le plus sobrement possible, rassurez-vous — l'architecture et la substance de ce dernier-né. M'inspirant de Beaumarchais, qui réduisit à quatre les cinq actes de son *Barbier* primitif, je vous proposerais, ayant pris de la distance après relecture, de ramener à trois les quatre parties que distingue la Table des matières. Je les baptiserais : Sociologie, Géographie et Didactique de la Langue française, 1945-2000.

La **première partie**, c'est ce que Brunot appelait l'*histoire interne* de la langue, ainsi définie à partir du tome VII :

"Il m'apparaît aujourd'hui [1926] clairement que les divers faits de la vie des langues s'expliquent par la vie des peuples, des groupes sociaux, des individus [...] Obligé de me créer de toutes pièces une méthode pour cette philologie sociologique, je ne me flatte pas de l'avoir portée à sa perfection. Je confesse aussi bien volontiers que je ne sais pas tout de la vie de chaque ville et village de France au XVIIIe siècle. Les historiens, le jour où ils voudront s'occuper de mon sujet, feront sans peine mieux que moi".

Comme vous voyez, l'historien de la langue a devancé d'un bon quart de siècle ce que les historiens tout court honorent sous le vocable d'*École des Annales* !

La **seconde partie** de notre livre, c'est ce que Brunot appelait l'*histoire externe* du français.

La **troisième partie** porte témoignage sur les divers chantiers approfondis ou nouvellement ouverts par l'ensemble des philologues, grammairiens et linguistes au cours du dernier demi-siècle.

Nulle trace d'épilogue ni de conclusion. En revanche, une introduction et une ouverture en forme de "Panorama historique". Celui-ci, dû à René Rémond, est impressionnant, à l'image des faits eux-mêmes, prompts à influencer sur la langue.

L'analyse, dans la première partie, des changements qu'a connus notre langue depuis la Seconde Guerre mondiale se laisse assez naturellement diviser en trois sections. La première recense les usages les plus quotidiens du français écrit et beaucoup plus encore parlé — aux divers étages de la société, selon l'éventail de plus en plus ouvert des situations, des modes de vie, de communication et d'expression. Sachez que le passage en revue des "nouvelles

pratiques langagières" et de leurs "marges" extra-conventionnelles n'a pas demandé moins qu'un chapitre à trois voix. Vous saurez en apprécier les saveurs.

Les objectifs de la deuxième section sont d'une envergure telle qu'elle lui interdisait l'espoir d'être exhaustive. Il s'agissait d'étudier les langages propres aux diverses spécialités scientifiques et techniques — à la fois celles qui relèvent des sciences réputées exactes et celles qui se réclament des sciences dites humaines.

Force fut d'opérer des choix et de s'en tenir à quelques disciplines offertes en spécimens significatifs. Ces choix sont eux-mêmes trop abondants pour vous être exposés en détail. Je vais droit à quelques mises en facteurs communs.

Avant tout, un constat global : 80 % des créations de mots enregistrées dans notre idiome en cinquante ans appartiennent au domaine des sciences et des techniques. Or, de l'une à l'autre des spécialités considérées, les principaux canaux d'innovation sont les mêmes :

- 1) emprunts aux langues étrangères, plus ou moins assimilés. Chacun songe, bien sûr, à l'anglais, mais nombreux aussi sont les apports du grec et du latin, sans compter quelques autres.
- 2) Emprunts de termes français à des sphères extérieures à la discipline en cause, mais toujours avec inflexion sémantique. Ainsi, nous dit M. Polonovski, *message* est devenu un mot essentiel de la biologie ; de même le mot *cycle* dont l'usage a déclenché une série d'investigations dans l'ordre du métabolisme. De son côté, Mme Flouzat nous signale que la science économique a fait siens quelque trois cents mots empruntés à une douzaine de disciplines différentes, tout en puisant d'autre part à pleines mains dans le lexique anglo-américain.
- 3) Fabrication inépuisable de néologismes par les voies de la dérivation et de la composition, les mêmes suffixes et préfixes se retrouvant exploités partout.
- 4) Recours non moins inflationniste aux abréviations, surtout par retranchement des finales, sans oublier à la limite l'usage des sigles.

Le plus remarquable est peut-être que ces quatre voies de fécondation néologique se retrouvent, *mutatis mutandis*, dans plusieurs compartiments de l'usage commun.

La troisième et dernière section du volet sociologique a de quoi troubler d'un côté les sémioticiens et poéticiens rescapés ou transfuges du structuralisme, de l'autre les héritiers les plus sourcilleux de Ferdinand Brunot. N'est-ce pas, en effet, un étrange non-sens que de prendre pour objet d'analyse la langue du roman, ou du théâtre, ou de la poésie, et son évolution, alors que le propre du véritable écrivain est d'inventer une manière d'écrire qui ne soit qu'à lui et de la rendre comme étrangère au parler de tous les jours et de tout un chacun ? La meilleure réponse se trouve dans les travaux de notre ami regretté Pierre

Larthomas : en littérature, comme en architecture, en sculpture, en musique, etc., il y a des "styles de genre" et des "styles d'époque". À nous, linguistes, de les analyser. À vous, lecteurs, d'apprécier le résultat.

Cependant ici encore — quel paradoxe ! — une mise en facteur commun paraît possible : ce n'est certes pas un hasard si, dans le même temps, on a parlé de "nouveau roman", de "nouveau théâtre", de "poésie nouvelle".

Mais de quoi donc est faite cette fameuse nouveauté ? Le dernier demi-siècle est le seul à avoir affiché un tel parti pris de renouveau, *générique* précisément. Or, ici comme là, il consiste en un refus clair, délibéré de suivre le cours de l'histoire et, conjointement, en une exorbitante attention portée à la langue, et à l'arsenal de ses virtualités, dans tous les domaines : phonétique, vocabulaire, syntaxe, rhétorique. Le roman, de récit, se fait discours ; le théâtre n'est plus d'action, mais de texte ; le poète rejoint le poéticien. Bref, la littérature devient travail de la langue sur elle-même, légitimant ainsi, au-delà de toute espérance, la fonction de linguiste.

De la Géographie du français, je peux me borner à énumérer les têtes de chapitres : les organisateurs du Festival international de Géographie de Saint-Dié, patrie de Ferdinand Brunot, m'ont en effet d'ores et déjà donné l'occasion d'en parler de façon moins parcimonieuse.

Cette partie géographique se scinde, elle aussi, en trois sections : les visages multiples de notre langue à l'intérieur de l'Hexagone ; l'évolution et l'état présent du français dans l'ensemble des pays francophones ; son enseignement et sa diffusion à l'extérieur de la francophonie.

La dernière partie — Didactique (au sens large) de la langue — retrace avec grand soin les routes empruntées depuis la dernière guerre, au prix souvent d'audacieux efforts, par les uns et les autres dans les divers domaines de la recherche appliquée à la langue française, sans oublier bien sûr son histoire.

C'est à cette langue et à nos devoirs d'historien envers elle que je voudrais laisser l'avant-dernier mot.

Privé de ses racines, un arbre perd sa sève ; privée de son passé, une langue perd son sens. Or, la langue, sans laquelle nous ne serions rien, nous ne ferions rien, est la part la plus précieuse de notre patrimoine. Notre responsabilité à son endroit est dès lors de sauvegarder le trésor qu'elle constitue, en le faisant fructifier : "*Il n'y a pas d'héritage sans métamorphose*", disait Malraux. À nous d'assumer l'un et l'autre, en sachant que la métamorphose implique l'héritage : Mémoire — faut-il le rappeler ? — est Mère des Muses.

Hélas ! "*nous n'avons plus d'histoire*", gémissait déjà l'auteur de *Clio*. Mais si fait, ô grand Péguy, voici que nous vous apportons le dernier volume de cette œuvre que vous avez vu naître : *l'Histoire de la langue française*, miroir de tant

de rêves, de sentiments, d'idées, d'initiatives, de découvertes au cœur d'un monde de plus en plus mouvant.

*
* *

Mais je ne saurais clore ce propos sans rendre hommage à celles et ceux qui ont participé à une aventure aussi vaste et pleine d'embûches. D'abord les auteurs : ils ont accepté de travailler gracieusement et supporté par surcroît le joug d'un tandem directorial parfois tyrannique. Ensuite, la patiente cohorte des réviseurs et correcteurs venus de l'Institut National de la Langue française (INALF). Enfin l'équipe de CNRS Editions : ce nous est un plaisir de louer son enthousiasme, ses dons inventifs et son humeur conviviale dont la rencontre présente est un des plus aimables signes.